

ROCK Viré de Slayer, le roi de la double pédale calme (un peu) le jeu dans Philm, trio passé par Genève. Rencontre.

Dave Lombardo, après l'enfer

RODERIC MOUNIR

Album.
Philm, *Fire From the Evening Sun*, 2014,
UDR Music.

Photo.
Occupé à expérimenter avec ses groupes Philm et Fantômas ou avec le saxophoniste de jazz John Zorn, Dave Lombardo a visiblement tourné la page Slayer. JEAN-PATRICK DI SILVESTRO

En 1981, Dave Lombardo, ado californien né à La Havane, fonde le groupe Slayer avec deux excités de la six-cordes, Jeff Hanneman (emporté par une cirrhose en 2013) et Kerry King. Rejoints par Tom Araya au micro et à la basse, ils contribuent à façonner le *thrash metal*, style vélocité et agressif aux thématiques morbides inspiré par la rage transgressive du punk – on est en pleine ère Reagan, réac et moralement répressif. Avec Metallica, Megadeth et Anthrax, Slayer incarne le «Big Four», l'élite du metal. En 2013, coup de tonnerre, Dave Lombardo est viré par ses camarades pour bisbilles contractuelles. Nous l'avons rencontré il y a quelques jours avant le concert donné à l'Usine de Genève avec Philm, trio «noise-rock-fusion» auquel il se consacre désormais. Avec la même énergie, caquette vissée à l'envers sur le crâne, mais devant un public nettement plus clairsemé que lors des performances de Slayer à l'Arena ou au Sonisphere d'Yverdon, en 2012 avec Metallica.

Un retour aux sources? «Dans un sens, oui. Ma carrière a toujours plus ressemblé à une montagne russe qu'à un tour de manège. J'ai régulièrement joué dans de petits clubs avec Fantômas. Peu importe sur quelle scène se trouve ma batterie, c'est pareil pour moi.» Qu'on soit sensible ou non à la musique de Philm, bien fichue sans être marquante, on doit reconnaître à Lombardo le courage de se remettre en question, de reprendre à zéro ou presque, en compagnie de deux parfaits inconnus. Son kit de batterie a subi une cure d'amalgamation, sa proverbiale double grosse caisse amputée de moitié. Plus rock, son jeu a la même précision, les mêmes fulgurances au moment de placer des roulements, et l'endurance des instrumentistes accomplis. «C'est un challenge, je dois faire autant avec moins d'accessoires. Il faut être créatif. J'aime inventer des *patterns* en remplaçant la double grosse caisse par les toms. C'est stimulant, ça empêche de devenir paresseux.»

AU-DELÀ DU METAL

La genèse de Philm remonte au milieu des années 1990. Dave Lombardo sympathise avec Gerry Nestler, multi-instrumentiste et compositeur dans un groupe de metal progressif nommé Civil Defiance. A l'époque, Lombardo est déjà en rupture avec Slayer – pour la seconde fois, et pas la



dernière –, ne retrouvant son tabouret qu'en 2002. Dans l'intervalle, Philm prend forme. Trois titres sont enregistrés et publiés. Puis chacun repart de son côté. Avant de renouer en 2009, avec un nouveau bassiste, Francisco «Pancho» Tomaselli. Et c'est naturellement Mike Patton, acolyte de Lombardo au sein de Fantômas, qui publie sur son label Ipecac le premier album de Philm, en 2012. Brut et stylistiquement décousu, *Harmonic* dérouté le public metal. Trop d'improvisations jazzy, des grooves fusion et des plages éthérées, à des lieues de Slayer.

Ces réserves, l'intéressé n'en a cure. «Gerry et Francisco sont hyper talentueux. Gerry est non seulement guitariste, chanteur et compositeur, mais aussi un pianiste qui peut jouer Thelonious Monk, Liszt ou Schönberg. Notre façon de travailler n'a rien à voir avec Slayer, c'est un effort plus collectif. Quand on improvise, l'enregistreur tourne et si une bonne idée germe, on la peaufine jusqu'à lui donner forme.» Par sa fluidité dynamique et la finesse de ses interventions, Dave Lombardo a toujours transcendé le metal. L'intéressé abonde: «N'oubliez pas que les batteurs de hard-rock originels étaient tous des musiciens de jazz! Mitch Mitchell (Jimi Hendrix Experience), Ginger Baker (Cream) et

même John Bonham (Led Zeppelin) et Bill Ward (Black Sabbath) avaient le swing.» Dave Lombardo professe son amour du *power trio*, la configuration la plus noble et la plus pure du rock. Basse, guitare, batterie, chacun au sommet de son art. Formule éprouvée par d'autres groupes illustres, d'Emerson, Lake & Palmer à Rush, The Police ou Nirvana. «Dans un *power trio*, quand la guitare entame un solo, on n'entend plus que la rythmique derrière, sans artifice», insiste Dave Lombardo. Impossible de tricher, de planquer ses carences sous le jeu des autres.

SOUVENIRS DE CUBA

La puissance, explique-t-il, s'apparente au *forte* de la musique classique: intention et précision comptent davantage que la force d'exécution. «D'ailleurs, en quinze dates, je n'ai utilisé qu'un set de peaux. Mais je vais devoir les changer, car elles sont usées.» A 50 ans, Dave Lombardo entrevoit-il une limite à cette débauche d'énergie? «J'ai la chance d'avoir de bons gènes, je remercie mes parents. Alcool, drogues et mauvaise nourriture sont évidemment à proscrire. Attention, je ne suis pas un ange, j'ai bien fait la fête par le passé, mais je fais attention maintenant. Boire beaucoup d'eau, manger des fruits

et légumes, faire des échauffements avant les concerts...» Avec Slayer, regardait-il ses collègues s'éclater et se couchait-il tôt? «Oui, mais moins vers la fin, quand j'ai traversé un divorce et que je me suis accordé plus de bon temps sur la route.»

Vu qu'il évoquait ses parents, on est curieux de connaître son sentiment sur la détente entre Cuba et les Etats-Unis. «C'est formidable. Je veux voir le pays où je suis né. Je l'ai quitté à l'âge de deux ans et n'en ai aucun souvenir. Je n'en connais que des photos et les récits de mes parents.» Du temps de Batista, dictateur renversé par Castro, la famille de sa mère possédait une exploitation de canne à sucre et son grand-père travaillait pour la firme américaine Hershey's, fabricante de chocolat. Pour l'anecdote, notons que son compère Tom Araya, d'origine chilienne, s'est vu remettre symboliquement les clés de sa ville natale Viña del Mar par le maire, en 2011, lors d'une tournée sud-américaine de Slayer. L'avenir dira si Lombardo peut en espérer autant à Cuba.

Pour l'heure, Dave Lombardo défend sur les routes le deuxième album de Philm, *Fire from the Evening Sun*, plus concis et mieux produit. Ses projets sont légion: le «super-groupe» Fantômas où il côtoie, outre Mike Patton, le guitariste Buzz Osborne des Melvins et le bassiste Trevor Dunn de Mr. Bungle, est remonté sur scène récemment et pourrait reprendre le chemin des studios. Deux autres musiciens d'exception, John Zorn et Bill Laswell, sont ses compagnons de jeu dans Bladerunner – encore un *power trio* –, programmé dans des festivals de jazz européens cet été. John Zorn, l'homme qui a trempé son saxophone dans la gouache metal et *noise* avec son projet Naked City, il y a plus de vingt-cinq ans, au grand dam des puristes du jazz! «C'est un génie et un mentor pour moi. Il m'a ouvert de nouveaux horizons en musique. Bladerunner Trio repose sur l'improvisation – basse, batterie, sax – tout en étant très puissant.»

Philm de son côté s'est lancé un défi en enregistrant à New York une longue improvisation jazz avec piano, baptisée *Philm Noir*. «Cette flexibilité est ce que je recherche. C'est très excitant. Je vais aussi prendre part au marathon musical de John Zorn au Musée d'art du comté de Los Angeles. Nous improviserons en duo devant une toile de Pollock.» Difficile d'imaginer le retour de Lombardo dans l'enfer de Slayer. «Je n'y pense même pas. Une porte se ferme et dix autres s'ouvrent...»

PERFORMANCE Maya Bösch bâtit d'après «Les Exilées» d'Eschyle un temple techno mixé par Vincent Hänni.

Guerrières de l'errance au Festival Electron

CÉCILE DALLA TORRE

Dans le texte d'Eschyle, les filles de Danaos fuyant l'Egypte et le mariage avec leurs cousins étaient au nombre de cinquante. A l'étage du Bâtiment d'art contemporain, à Genève, elles ne seront que huit dans la performance que Maya Bösch, qui vient de recevoir l'un des deux Prix suisses de théâtre, a conçue de toutes pièces. *Tragedy Reloaded* démarre demain dans le cadre du Festival Electron. Une version courte qui n'est que le «prélude» au projet qu'on découvrira entre les murs du Flux Laboratory au prochain festival de la Bâtie.

«C'est une première performance *in situ*. Je m'infilte dans l'expo actuellement consacrée aux jeux vidéos, on occupe le lieu», détaille la metteuse en scène, avant la séance de yoga qu'entameront ses interprètes en matinée. Un peu comme les Femen lorsqu'elles investissent l'espace public, une église en Ukraine. La comparaison n'est pas fortuite. Car l'idée de révolte est aussi véhiculée par les performeuses qui incarneront ce retour impossible des Danaïdes depuis Argos, dans un climat de guerre latente.



LAURA SPOZIO

D'autant que c'est bien un drame, celui des *Exilées* d'Eschyle, dans lequel puise Maya Bösch, pour dire «l'amorce d'une longue histoire sur l'errance, l'exil». Le climat est comme celui qui suit un tremblement de terre, où l'on tente de restituer une mémoire, poursuit l'artiste genevoise d'origine américano-zurichoise. «On peut penser à des Femen ou des réfugiées qu'on ne laisse plus rentrer chez elles.»

Pas de happy end donc mais une architecture rude, soulignée par la techno froide et dure

volue par Vincent Hänni. «En émane quelque chose d'implacable, de mécanique, lié au pouvoir, qui nous amène presque dans du Kraftwerk», poursuit Maya Bösch, qui collabore avec le compositeur et ex-guitariste des Young Gods depuis 2011. On ne sera donc plus tout à fait dans l'ambiance de Far West de *Schreib mir das Lied vom Tod* (Il était une fois dans l'Ouest), où rodait sans cesse la mort. Exit la guitare du Genevois, qui reprenait en live le mythique air d'harmonica d'Ennio Morricone en traversant la scène comme dans un long travelling. Ici Vincent Hänni mixera sur place pour bâtir ce «temple techno» dans lequel résonnera aussi la frénésie des corps. Celui de «guerrières» comme de «cariatides pétrifiées par l'effroi».

ORIGINE DE LA DÉMOCRATIE

Mêlant chorégraphie, chant et narration à la composition sonore, *Tragedy Reloaded* interroge ce que disent ces corps féminins et leurs postures dans l'espace. Comment, lorsque le corps fait l'objet de violences, de secousses, ou qu'il est assailli de mouvements frénétiques, parvient-il à exprimer une parole? Lorsqu'il sculpte celui

des cariatides, se brisant à même le sol, donnant l'illusion d'un paysage en ruine, n'impose-t-il pas l'urgence d'une humanité à reconstruire?

Si Maya Bösch conçoit sa performance comme une «fresque visuelle et sonore», ce n'est pas tant au sens pictural du terme, qui nous mènerait à un Guernica et ses figures de monstres. Non, chez l'artiste, qui cultive par ailleurs un splendide sens de l'esthétique, la «fresque» se décline selon l'axe de la temporalité. Concilier les âges, en confrontant ici, comme souvent, Antiquité et modernité. Remonter aux sources mythologiques comme l'a fait Heiner Müller, l'une des références accompagnant fidèlement la créatrice – qu'elle convoquera d'ailleurs dans la version ultérieure de *Tragedy Reloaded*. Et Maya Bösch de mieux saisir «la complexité de l'origine de la démocratie et le mouvement vertigineux qui la met en danger». Le regard toujours tourné vers le politique, elle trace un sillon singulier au cœur de notre modernité. Ce prix, elle l'a bien mérité.

Tragedy Reloaded, Prélude 1, du 3 au 5 avril, 18h (entrée libre), Le Commun, Bâtiment d'art contemporain, Genève, www.electronfestival.ch